

Le père frissonna d'horreur ; son fils continua :
— Quand je serai bien mort, vous détacherez mon corps de la croix et le brûlerez sur un bûcher. Quand tout sera consommé, vous jetterez mes cendres au vent. Parmi ces cendres, vous trouverez un petit os non calciné, que vous mettrez dans un cercueil de grandeur ordinaire, comme s'il renfermait tout mon cadavre. A minuit, au clair de la lune, vous poserez ce cercueil en travers sur le mur du cimetière de la paroisse, de manière qu'il ne penche pas plus en dedans qu'au dehors, puis vous vous retirerez sous le porche de l'église pour observer ce qui se passera. Bientôt vous verrez venir de deux points opposés de l'horizon, du levant et du couchant, une colombe blanche et un corbeau noir, qui se livreront un combat acharné autour du cercueil. Le corbeau essayera de le faire tomber hors du cimetière, en le battant de ses ailes, et la colombe blanche, de son côté, fera tous ses efforts pour l'envoyer dans le cimetière. Si le corbeau l'emporte, je serai perdu sans rémission ; mais si la victoire reste à la colombe, je serai sauvé et mon âme s'envolera aussitôt au Paradis, où vous viendrez me rejoindre. Vous sentez-vous le courage, mon père, d'exécuter jusqu'au bout cette rude tâche ?

— Je le ferai, mon fils, avec l'aide de Dieu.

L'épreuve commença aussitôt. Le brigand se dépouilla de ses vêtements et s'étendit tout de son long sur une pierre plate, qui se trouvait dans le bois. Mao prit des tenailles et, avec une énergie féroce, arracha successivement, d'heure en heure, tous les ongles des mains, puis ceux des pieds. Le supplicié faisait preuve d'un courage extraordinaire, et c'est à peine si la douleur lui arrachait, de temps en temps, une faible plainte. Mao arracha ensuite les deux yeux de leurs orbites, et peu s'en fallut que son cœur ne défaillit et l'empêcha d'aller plus loin : mais songeant que le salut ou la damnation éternelle de son fils était en ce moment entre ses mains, il reprit courage et continua son œuvre. Il éventra alors puis crucifia son fils, la tête en bas et les pieds en haut. Au bout d'une demi-heure, le supplicié rendit le dernier soupir. Le père détacha alors le corps ainsi mutilé et le plaça sur un bûcher qu'il avait préparé d'avance et y mit le feu. Quand tout fut consumé il recueillit les cendres, les jeta au vent et y trouva mêlé le petit os non calciné qu'on lui avait annoncé. Il le déposa dans un cercueil qu'il cloua solidement et qu'il alla, à minuit, placer en équilibre sur le mur du cimetière de la paroisse. Puis il se retira sous le porche de l'église. Un moment après, il vit arriver, de deux points opposés de l'horizon, de l'orient et de l'occident, une colombe blanche et un corbeau noir.

Le corbeau, le premier, passa au ras du cercueil, et, d'un vigoureux coup d'aile, il le fit pencher sensiblement en dehors. La colombe blanche passa à son tour et le rétablit dans sa position première. D'un second coup d'aile le corbeau le fit pencher de nouveau en dehors et plus fortement : la colombe blanche le rétablit encore dans son équilibre, et avec avantage, cette fois. Enfin, le combat dura environ une demi-heure, avec des chances diverses, et Mao, du fond du porche, en suivit les péripéties et les alternatives avec une anxiété mortelle. . . . La colombe blanche finit par l'emporter ; le cercueil tomba dans le cimetière et en tombant il s'ouvrit, et il en sortit une autre colombe blanche qui se joignit à celle qui avait si courageusement combattu contre le corbeau noir.

Mao Kergarec en mourut de joie, sur la place, et, au lieu de deux colombes blanches, on en vit trois s'élever ensemble vers le ciel.

C'étaient les âmes purifiées du père et du fils accompagnées de l'ange gardien de l'ermite, ou, selon quelques autres, de sa mère, à qui Dieu avait permis de venir assister son fils, sous cette forme.

F. M. LUZEL.

FIN

Dans une réunion, le plus sûr moyen de distinction, c'est le silence : rien n'excite la curiosité comme un homme qui se tait.—E. LECOUVÉ.

Il y a dans ce monde deux êtres qui tressaillent profondément : la mère qui retrouve son enfant et le tigre qui retrouve sa proie.—V. HUGO.

L'ABBÉ DÉSILETS, VICAIRE-GÉNÉRAL

(Suite)

A propos de cette Académie du Séminaire de Nicolet, je crois devoir intéresser les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en leur faisant connaître qu'elle a pour fondateurs le célèbre abbé Ferland, l'un de nos grands historiens, et Gérin-Lajoie, l'auteur si populaire de *Jean Rivard*, d'un *Canadien Errant* et de la jolie tragédie du jeune *Latour*, deux compositions d'un écolier de vingt ans. On dirait que ces deux écrivains de renom ont légué aux enfants de leur société littéraire le talent qui les distinguait.

De cette Académie sont sortis cette pléiade de littérateurs qui ont nom : Raphaël Bellemare, Philippe Gélinas, Auguste Angers, Anselme Trudel, Norbert Provencher, Evariste Gélinas (Carl-Tom), Jean Blanchet, Arthur Buies, Louis Fréchette, Alfred Désilets, Gédéon Désilets, Robert Walsh, Fabien Vanasse, Frédéric Houde, pour ne signaler que les plus connus.

Revenant plus spécialement à l'abbé Désilets, je dois à la vérité de dire qu'il a toujours continué dans la suite de cultiver avec soin ce talent naturel qu'il avait d'écrire. Il aimait particulièrement son art, et le besoin qu'il éprouvait de se dévouer et de faire du bien aux autres, faisait qu'il profitait de toutes les occasions favorables qui se présentaient d'exercer sa plume.

Tantôt c'était un compte-rendu d'une fête religieuse ou profane ; tantôt c'était la biographie d'une personne défunte ; d'autrefois c'était des lettres plus ou moins importantes que lui faisait écrire son évêque, Mgr Cooke ; le plus souvent, surtout dans la dernière partie de sa vie, c'était des études sur les grandes questions sociales du jour. Tous ces écrits étaient faits avec le plus grand soin et d'une manière des plus intéressantes à tous points de vue.

La biographie, entre autres, de la Sœur de l'Assomption, l'une des fondatrices de la communauté du même nom de Nicolet, fut remarquée des connaisseurs. Il y avait dans ce travail, outre l'éclat de la forme, des pensées et des sentiments sur la vie religieuse qui dénotaient une âme avancée déjà dans les voies de la spiritualité.

Son compte-rendu aussi d'une fête de Noël dans la cathédrale des Trois-Rivières, attira l'attention du public et fut cause d'une intéressante discussion sur les journaux. Il y a de cela une trentaine d'années, et en voici le sujet.

A la messe de minuit, un chantre de Québec, bien connu alors pour l'ampleur et la beauté de sa voix, avait chanté pour la première fois le fameux cantique d'Adam commençant par le mot *Minuit*. Cette simple et magistrale mélodie, si bien interprétée par le chantre Québécois, avait vivement impressionné les fidèles trifluviens, et les connaisseurs en musique de l'époque étaient unanimes à dire que ce cantique, musique et paroles, était beau à ravir. Notre abbé, quoique non musicien de profession, était cependant sensible à la musique ainsi qu'aux beaux-arts en général, et, comme tout le monde, il avait subi le charme du cantique nouveau. Il fit donc, dans son compte-rendu, une mention très flatteuse du Noël d'Adam, et alla jusqu'à dire avec raison que Mozart ne désavouerait pas cette composition musicale. L'appréciation déplut fort, paraît-il, à un certain Français qui se trouvait alors à Québec. Ce monsieur prit la plume et se permit de tourner en ridicule l'éloge décerné au compositeur Adam. Notre abbé répondit avec vaillance à ce Français mal inspiré, et la lutte se poursuivit pendant un certain temps avec un vif intérêt. A la fin de la joute, le champion trifluvien eut la douce satisfaction de recevoir, d'un virtuose Québécois de haute valeur, un compliment des plus gracieux sur sa manière de se défendre et d'apprécier l'inspiration d'Adam.

Le premier évêque des Trois-Rivières, Mgr Cook, qui, comme je l'ai dit dans la biographie de l'abbé Moreau, s'y entendait, en littérature, avait remarqué le talent d'écrivain supérieur du regretted défunt, et l'avait en conséquence fait de bonne heure son secrétaire.

Plusieurs fois il m'a dit à moi-même combien il admirait le savoir-faire de son secrétaire dans l'art

d'écrire. Il trouvait qu'il avait de la souplesse et de la variété dans les tons ; de la mesure et de l'énergie, de la noblesse et en même temps de la simplicité dans l'expression et les termes ; de la clarté, de la profondeur dans la pensée, de l'originalité dans la conception d'un sujet ; qu'il traitait avec la même facilité et le même succès un sujet léger ou une haute question religieuse ou sociale ; qu'il avait le talent du peintre, du narrateur au même degré que celui du logicien.

Je puis ajouter, ou répéter plutôt, que ce savoir-faire avait été acquis par un long travail, par de nombreux exercices. Il m'a avoué, dans l'intimité, qu'il avait fait une étude spéciale des meilleurs auteurs classiques de l'antiquité et des temps modernes. Ses modèles favoris étaient chez les anciens Démosthène, Cicéron et Virgile. Il affectionnait particulièrement Cicéron pour sa manière intéressante de développer un sujet. Il disait que cet illustre orateur avait trouvé la véritable forme de l'éloquence, qu'il en avait atteint les dernières limites, et que c'était chez lui qu'il fallait chercher les secrets du métier. A force d'étudier et de regarder comme à la loupe le grand compositeur latin, il avait imaginé une espèce de méthode pour scruter et analyser tous les genres de mérite d'un auteur quelconque. Les premiers élèves du Séminaire des Trois-Rivières ont mis à profit cet ingénieux procédé, entre autres Magloire McLeod, premier rédacteur du *Journal des Trois-Rivières*, et Lucien Turcotte, professeur de droit à l'Université-Laval, tous deux écrivains et orateurs remarquables, et dont la Patrie déplore encore la mort prématurée.

Parmi les modernes français qu'appréciaient en première ligne notre ami, se trouvaient Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Chateaubriand et Veillot. Il les dégustait avec délices de temps en temps. *Télémaque*, au point de vue du style, le charmait. Il en était de même du *Génie du Christianisme*. Mais Louis Veillot faisait surtout l'objet de son étonnement. Il admirait cette variété prodigieuse de tons et de manières que possédait l'immortel styliste français.

L'auteur néanmoins avec lequel il paraissait avoir le plus de ressemblance pour la facture était, à mon humble avis, l'ancien évêque de Poitiers, Mgr Pie : même style simple, limpide, nerveux et en même temps toujours noble ; même élévation, même ampleur de pensée.

J. E. Parneton

(A suivre)

PAUVRE CONRAD !

C'était incroyable, et cependant c'était la vérité. La lettre était là devant mes yeux, et il n'y avait pas à en douter.

Qui l'aurait cru ? Eux si jeunes, si beaux, à qui l'avenir souriait, eux qui devaient se marier dans quelques jours, et pourtant, elle lui écrivait que tout était fini, qu'elle avait réfléchi, qu'elle s'était méprise sur ses sentiments, etc., etc.

Je les connaissais bien tous deux ; Conrad, c'était mon ami d'enfance, nous étions nés à l'ombre du même clocher, nous nous étions assis sur les bancs de la même école, nous avions partagé les mêmes peines, les mêmes travaux. On nous appelait les deux *inséparables*, bien que nous fûmes d'un caractère tout à fait opposé.

Que de fois, à l'ombre des grands arbres, nous faisons des projets d'avenir ! Lui, il voulait être un avocat, un politicien, et qui sait, un ministre peut-être. Moi, mais bah ! ne parlons pas de moi.

Hélas ! la petite école a été démolie, et je le regrette ; les grands arbres, la hache du bûcheron les a abattus ; les amis d'autrefois sont bien changés. Nous avons connu bien vite la froide réalité ; nos châteaux d'Espagne se sont vite écroulés ; la tempête les a balayés comme la feuille de l'automne. Tristes pensées, amères réflexions, souvenir d'un passé qui ne reviendra plus, illusions dissipées pour toujours ! Et qu'en est-il resté ? Du